Marges

Revue d'art contemporain

10 | 2010

Déplacements des pratiques artistiques

Exposition « Elles@centrepompidou »

Paris, Musée national d'art moderne, 24 mai 2009 – 24 mai 2010

Jérôme Glicenstein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/513>

DOI : 10.4000/marges.513

ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2010

Pagination : 126-127

ISBN : 978-2-84292-254-2

ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Exposition « Elles@centrepompidou » », *Marges* [En ligne], 10 | 2010, mis en ligne le 15 avril 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/marges/513> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/marges.513>

Exposition

« Elles@centrepompidou »,

Paris, Musée national d'art moderne, 24 mai 2009 – 24 mai 2010

Poursuivant une démarche initiée en 2005 avec « Big Bang » – et prolongée l'année suivante avec « Le Mouvement des images » – le Musée national d'art moderne choisit de présenter à nouveau, et sur une année entière, sa collection sous la forme d'une exposition temporaire. « Elles@centrepompidou » se distingue pourtant des deux précédentes éditions par sa thématique. Alors que « Big Bang » entendait redéfinir l'aventure du 20^e siècle sur le mode de la rupture sous toutes ses formes (avec plus ou moins de réussite) et alors que « Le Mouvement des images » entendait montrer l'importance grandissante de l'image animée dans les pratiques plasticiennes au cours de la même période, il s'agit désormais d'aborder une question bien plus difficile à cerner : l'art produit par les femmes.

Il faut sans doute un certain courage pour décider de supprimer tout artiste homme des cimaises contemporaines du MNAM ; d'autant plus que cette suppression se fait en l'absence d'une orientation thématique bien claire. En effet, l'exposition n'est pas consacrée à la « place des femmes dans l'art

moderne » ou à l'« art et le féminisme » : elle se contente – en une sorte de transposition française de l'*affirmative action* américaine – de ne montrer « par principe » que des artistes femmes (quels que soient les enjeux de leur démarche). Il s'agit ainsi, selon les mots du dossier de presse, « de remettre les créatrices au centre de l'histoire de l'art moderne et contemporain ». Ce parti pris, nous dit-on, n'est d'ailleurs pas une fin en soi puisque, comme l'explique Camille Morineau la commissaire générale, « la différenciation par le genre n'est là que pour ouvrir vers l'universalité, la mixité et l'excellence ». Ces principes sont sans doute tout à fait louables ; le problème est de parvenir à faire sens en tirant parti d'un choix d'œuvres aussi hétérogènes – qui plus est, exclusivement issu des collections du MNAM.

La solution retenue consiste à répartir l'ensemble en sept catégories (dont l'une, plus transversale et « historique », est à l'étage supérieur). Ces catégories forment autant de chapitres d'une sorte de typologie possible des pratiques de femmes artistes au

cours du dernier siècle : « Pionnières », « Feu à volonté », « Eccentric abstraction », « Corps slogan »... Afin de préciser ces choix, des sous-catégories ont été ajoutées : « Histoires de familles », « Muses contre musée », « Mini-males », « Rappel à l'ordre » (en associant parfois le nom d'une créatrice en particulier, Gae Aulenti, Elisabeth Ballet, Maja Bajevic...).

Plus qu'à un propos cohérent, l'exposition fait plutôt penser à une sorte de mini « encyclopédie » consacrée à l'art des femmes au 20^e siècle. D'ailleurs, comme pour ce qui est des encyclopédies, des auteurs et des niveaux de lecture assez divers se confrontent au sein des innombrables procédures de médiation mises en œuvre. Celles-ci vont d'outils classiques – catalogue, album, document d'aide à la visite – jusqu'à des moyens plus sophistiqués – audioguide interactif multicritères en plusieurs langues, site web avec blog – en passant par une foule d'éléments « péritextuels » – textes de présentation des sections, des salles ou des œuvres, propos d'artistes ou de personnalités... Sans compter les nombreuses conférences devant les œuvres ou dans des espaces dédiés, voire les visites guidées organisées en complément.

On l'aura compris : le propos de l'exposition est à la fois ambitieux et démonstratif. D'un côté, il s'agit de faire preuve d'un volontarisme un peu radical ; de l'autre il est question de pédagogie et d'ouverture au plus grand nombre. Il reste que le message n'est pas toujours simple à comprendre (et n'évite pas certaines contradictions). Ainsi, certains « chapitres » suivent l'idée générale d'un « combat » mené par les femmes pour s'imposer sur la scène de l'art ; d'autres, plus spécifiques, essaient de montrer la place trop souvent occultée de certaines artistes dans des mouvances marquantes de l'art contemporain ; d'autres encore s'interrogent sur une éventuelle spécificité d'un « art des femmes »... De fait, à visiter

l'exposition on en arrive vite à se demander quel en est le but : s'agit-il de montrer que les artistes femmes ne sont pas comme les artistes hommes ou à l'inverse qu'elles sont « génériquement » des artistes avant d'être enfermées dans un « genre » ?

On s'interrogera également sur la différence entre le point de vue mis en avant dans l'espace d'exposition et celui qui est présenté dans le catalogue. Il y a fort à parier que d'ici quelques années en se référant au catalogue on aura l'impression qu'il s'agissait là d'une exposition « féministe ». Or, à visiter l'exposition, c'est moins sûr : toute référence à un quelconque militantisme étant atténuée, voire supprimée. En déambulant dans les allées on a plutôt l'impression que le but est de ne pas trop choquer les habitués du Centre ou les touristes de passage.

En 1943, Peggy Guggenheim avait organisé l'une des premières expositions collectives d'artistes femmes. Une trentaine de jeunes artistes étaient présentées : de Frida Kahlo à Maria Elena Vieira da Silva, en passant par Dorothea Thanning, Leonor Fini ou Meret Oppenheim. On avait aussi demandé à Georgia O'Keefe de participer mais elle aurait répondu « qu'elle n'était pas une artiste femme ». La question mériterait d'être reposée aujourd'hui à nombre de participantes de « Elles@centrepompidou ». Il n'est pas sûr que leurs réponses soient très différentes.

Jérôme Glicenstein